

Laurent Cachard

**EINGEBEN
FERGESSEN**

CARNETS DU FRONT DU FAR (SUD)EST 20-23 MARS 14

Ces chroniques ont été écrites en direct et en temps réel, pendant les rencontres, les concerts, entre les deux, parfois : elles sont un regard parmi d'autres qui entourent le groupe, et n'ont aucune autre ambition que de le défendre, et de participer à l'aventure. Merci à David & Michaëla de m'avoir laissé entrer dans leur univers, merci à Gérard de me les avoir fait connaître et à tous ceux que j'ai croisés sur leur route. Qui recoupera la mienne, j'en suis certain.

<http://laurentcachard.hautetfort.com>

21.03 12h-12h45

J'ai déjà tout dit du Duo Fergessen, dans ces colonnes. Mais j'inaugurerai hier, en même temps qu'eux, la première de leur série de concerts " *à la maison*", leur Home Sweet Tour, chez Joël, qui montre quatre-vingts ans après Bardamu qu'on peut prendre une décision un soir d'ivresse et en assumer les conséquences, des semaines après, avec classe et maestria. La même que déclinent les deux fauves du Grand Est à longueur de concerts, avec une énergie et une générosité jamais démenties, surtout pas hier, encore. Joël, à qui j'ai présenté le groupe en novembre dernier, à l'Eden Rock, a eu son concert, et les amis qu'il avait conviés à découvrir le Duo sont partis conquies. Tant par la réception que par le concert, qui démarre tôt, comme prévu - on est dans le sixième arrondissement, quand même, et la balance, sans public pour occuper l'espace - laisse passer du gros son jusque dans l'escalier. Michaëla, comme à son habitude, sollicite les bonnes ondes, et s'inquiète. Le trac chez elle est proportionnel à son talent, mais on la comprend, aussi: Brel ne vomissait-il pas systématiquement avant de monter son scène, et elle-même peut-elle se douter que, dans quelques minutes, elle se métamorphosera en cette tigresse à la voix d'or? David, lui, ne

s'énerve jamais et, dans mes souvenirs, quand il le fait, il se met en short. La plus belle unisson de chevelures jamais rencontrée dans la scène française se met en branle, affronte la chaleur déjà démentielle que l'interdiction d'ouvrir les fenêtres renforce: les titres s'enchaînent, les deux se font complices et s'opposent, gentiment. Il y a de l'humour et du jeu: tout le monde comprend qu'il s'agit d'autre chose que d'un copain qui vient gratter un peu. Leur jeu épileptique, l'harmonie des voix et la qualité des textes, j'en ai déjà parlé et c'est leur marque de fabrique: dans le public, on savoure, impressionné. Ils présentent leurs chansons, leur vécu, leurs choix, on passe des "*Fields of yellow*" à "*En attendant le bonheur*", sur lequel ils font vibrer les voix, reculent de trois pas pour entonner les *bobobobobo* qui font qu'on les reconnaît entre mille. Il y a quelques faits d'armes dans l'excellence, encore: "*Nos palpitants*" est une chanson comme on en écrit une tous les cinquante ans, et ceux qui ne la connaissaient pas - ceux qui ne les connaissent pas encore, *et ils sont trop nombreux*, dira David - tombent en ataraxie, les applaudissements, de plus en plus fournis, en témoignent. Et encore, ils n'ont pas vu le clip. *Sommes-nous seuls, somnolents, sommes-nous seuls?* Moi, je me régale comme à chaque fois, et je concentre mon regard sur le jeu d'ombres sur le mur et le plafond, des silhouettes qui virevoltent, se

cherchent, se trouvent. Quand ils lancent la première pierre du projet *Stevensongs*, "*the Wind*", on paierait pour les voir enregistrer ça cet été. David manie l'humour aussi bien que la guitare, on le voit très bien à la bière et Playstation quand Michaëla lit Stevenson dans le texte. Sauf qu'on sait que ce n'est pas vrai, mais peu importe: les deux sont en nage, la durée initialement prévue est allègrement dépassée mais c'est le lot des artistes doués, esclaves de leur talent: personne n'a envie qu'ils partent et j'ai comme l'impression qu'ils n'en ont pas envie non plus. "*Eleonor Rigby*", dantesque, étirée jusqu'au bout de la nuit, met le feu, un break, un aparté, *allez, vas-y, balance-le, ton morceau*, dit Michaëla. Qui tambourine et charme l'assemblée de sa danse chamanique et de son bracelet reptilien. Il y a "*les accords tacites*" qui dit tout du pacte d'amour et de création qu'ils ont passé. Le duo passe devant les micros, se mêle au public, fait reprendre les chœurs, l'harmonie devient cacophonie, mais personne ne s'en soucie: les *Judis de Jo* sont écrasés dès la première, ce qui devrait l'arranger, je l'en soupçonne. Joël, qui vivra son rêve jusqu'au bout, sans même l'intervention de la police: lui qui avait adoré, à l'Eden, la reprise de *Fuzzy*, de Grant Lee Buffalo, la joue avec eux, et Vitas, venu prendre la guitare: j'imagine sa joie intense, et méritée, au vu de ce qu'il a engagé de lui dans

cette soirée. *Tout ça devait nous rendre heureux?*
C'est exactement ce qui s'est produit.

21.03 14h30-17h30

Au Conservatoire de Saint-Étienne, David et Michaëla continuent de distiller leur abord du métier, dans la matinée, d'abord d'un point de vue administratif - les aléas de la vie d'un groupe, les concessions au système, l'intégrité à laquelle on ne renonce pas - et l'après-midi, *la master class* se poursuit, dans la salle Boulez où logent des instruments classiques et d'autres plus mystérieux. Le matin, les élèves et le duo ont décortiqué "*The Wind*", et le jeu consistait à ce qu'ils en proposent des arrangements, devant les créateurs du morceau. Évidemment, c'est intimidant, et la première qui se propose, petite punkette aux cheveux bleus et verts et cuissardes, le fait *pour ne pas être ridicule après*. Personne ne le sera, ou à personne on ne le dira, selon David, mais une fois la bande-son réglée, la petite se met au micro, d'une voix fluette, qui contraste avec la force de celle de Michaëla. Elle s'interrompt, annonce *qu'ici, plus tard, il y aura du piano*, s'excuse en permanence, mais elle a tort, parce que, nonobstant l'aspect mécanique des pistes midi, la version est belle, et rappelle les bons moments de Kate Bush. *Tout est là*, dit Michaëla, impressionnée ; *c'est cool*, répond David. Ils voient leur morceau revisité, eux qui ne peuvent plus, quand le morceau est

figé, s'accorder la liberté de le déstructurer. Le face-à-face se fait entre les artistes assis, en mode jury, et la jeune fille, qui rigole systématiquement de sa timidité et de sa maladresse. Elle la rejoue, sur demande, en piano-voix, pour enregistrer le pont et le final. Elle joue du piano debout, ce n'est un détail pour personne. *That sings so loud A Song*. On imagine aisément que pour les artistes, voir d'autres travailler leur chanson est une source d'émotion pure. Mathilde poursuit, elle est discrète et diaphane, tout en opposition avec celle qui l'a précédée. Un rythme enregistré en répétition (batterie, guitare, flûte traversière) la suit, la voix est un peu plus réservée, va chercher dans des sonorités plus graves. La jeune fille est moins à l'aise avec l'anglais, mais les sons de la flûte apportent une sonorité celtique qui plaît au duo. Ça leur donne envie de *faire des featurings sur toutes les versions*, disent-ils. *Il y a beaucoup de mots dans la chanson*, et l'ensemble manque encore de fluidité: il faudra trouver le bon tempo, mémoriser le texte, pour qu'il passe, dans ses sifflantes, notamment. Dans cette chanson, Stevenson énonce les interrogations d'un enfant qui se demande d'où vient le vent. C'est dans *A Child's Garden of Verses and Underwoods*, quand le poète revient sur ses terreurs d'enfant, quand les bruits du dehors stimulaient son imaginaire et les angoisses qui s'y reliaient. Un barbu guitariste enchaîne, un

crescendo installe une ambiance planante, la voix est douce, le tempo baissé à l'extrême, la chanson prend des allures de ballade. Il y a des rires quand le texte bloque un peu, mais l'émotion est réelle, et les arrangements et le final électro bien trouvés. *À partir du moment où tu t'appropries des trucs, c'est cool*, dit David. Qui trouve des points communs dans le ressenti des versions: ils arrivent sur le refrain et marquent une pause, tous. Est-ce le texte ou la mélodie qui leur inspire ça, il ne sait pas, et pourtant, *soupir, demi-soupir, c'était dans la partition*. Il y a débat de spécialistes, j'adore ça quand je n'y comprends pas un traître mot. Même si la *déconstruction* n'est pas derridienne, et se fonde principalement sur des *PAF! Tu envoies!*, il y a passerelle. La dernière candidate (à rien) s'excuse à l'avance du peu de temps qu'elle a eu pour présenter le morceau: quatre heures chez le batteur, pour un résultat qui essaie de rendre l'émotion et l'énergie. Grosse basse sourde, une voix haute perchée, *seventies*, dit Michaëla, l'attaque est élevée et la jeune fille a peur, mais *c'est là qu'il faut y aller*, dit le duo. Qui souhaite à tous d'être un jour à leur place. Michaëla donne quelques conseils de diction: dans *the Kites on High*, il faut prononcer les *s*, sinon *un Anglais ne comprendrait pas*. Dans le langage de David, *en avocat des S*, ça devient *bon, tu vas te bouger le c..., maintenant!* et tout le monde rit, lui le premier. Mais l'effet est réel, et la jeune fille finit par

arrêter de les éluder. Dans l'auditoire, les jeunes musiciens murmurent les paroles en même temps qu'elle, certains avec le texte sous les yeux, d'autres sans. La leçon se termine, chacun des participants a reçu des conseils individualisés. *Quand c'est toi qui le fais, ça paraît facile*, dit à David la dernière à passer. *Tatatatam tatam tatam*, lui conseille-t-il. Je pense octosyllabes, c'est normal, Clara, ma violoncelliste du projet "Littérature & Musique" est venue perturber ma concentration. Le signe, sans doute, qu'il est temps de terminer ma chronique en temps réel, sans, à distance, de mise en page et de corrections possibles. Ce soir, grande première, je fais un compte-rendu de concert en direct, pendant qu'il se joue.

21.03 21h30-0h15

Pour être musiciens, ils n'en sont pas surhommes. Un petit quart d'heure de retard au départ peut créer quelques tensions à l'arrivée. La balance, chez les musiciens, c'est le moment, souvent, où celles-ci se ravivent, *pour un son qui n'enrobe pas*, une tonalité que l'autre, *à sa place, ne supporterait pas*. Chez Yannick et Emmanuelle, ce n'est pas la surface qui manque: la maison qu'ils ont construite eux-mêmes est plus grande que les trois ou quatre appartements, cumulés, dans lesquels ils ont joué les jours d'avant. Il y a même des gens au balcon (sans ouvreuse). L'apéro, chez Yannick et Manu, est

gastronomique: la cuisine a été pensée par la NASA. Ça peut avoir un effet pervers: un public nourri est un public assis, mais David et Michaëla, après un court repos, reprennent le flambeau, avec la ballade "*Distance from the ground*", qui permet à ceux qui ne les connaissent pas de se familiariser avec leur voix (singulier assumé), leur chœur, leur jeu de guitare. Le fonds de scène, que Yannick a acrobatiquement monté, rend bien dans ce bel espace scénique, le duo enchaîne, deuxième morceau, avec une programmation sourde et la distorsion de la guitare de David, pour *l'homme aux anneaux*, *In excelsis Deo*, qui souligne leur parallélisme, dans le semi-génuflexion, la conquête, toutes guitares devants, d'un auditoire qui commence à se demander s'il voit bien ce qu'il voit. *Le soleil brillera et la lune sera pleine*, disent-ils. *Entre chien et loup*, ils sont prêts au combat, rassérénés, et les premiers applaudissements tombent. C'est le moment où Gérard rentre, invité d'honneur de quelques morceaux, dont le "*Back from the start*", qui règle quelques comptes avec les promesses non tenues, pour lesquelles ils ont tout quitté, *direction le Far-Est*. Pour notre plus grande joie, devrait-on dire, mais on va se retenir. Dgé pose ses nappes de lapsteel sur le morceau du duo et, comme à la télé il y a quelques mois, ça roule, sérieusement. Le son du Vox est sans doute un peu mécanique pour lui, mais le public

découvre l'instrument et le son du groupe recouvre un peu plus encore l'espace. J'adore quand des univers que j'aime se croisent, à plus forte raison quand ce sont deux univers qui se croisaient avant que je les connaisse. On crie moins que la veille sur les solii, mais il faut attendre: Fergessen, sans aucune acception péjorative, est un diesel, peut-être plus encore sur les publics un peu attentistes. Mais celui-ci réagit au quart de tour, pour filer la métaphore automobile. Deux trois coups de tonnerre pré-enregistrés, et ce sont les avenir *Ex-aquo* qui déboulent, cette chanson sur l'anamorphose que les deux constituent, qui conseillent de *laisser derrière le temps*, sa mesure inadéquate. *Les amours, quitte*. Là-dessus, aussi, j'ai déjà tout dit. Mais c'est une chanson de l'ordre de la littérature que j'aime, qui touche à l'estomac. C'est leur deuxième *Home Sweet Tour*, ils ont la *pression*, dit Michaëla, en attendant le bonheur. Le titre de cette chanson sublime, qu'ils ouvrent avec un univers sonore à eux, leurs guitares, les voix qui se croisent avant de se retrouver, et de porter le fer(gessen). Tambourin, pas de danse, il me semble l'avoir déjà écrit. La communion vient d'eux, elle est communicative. Le bras levé comme une danseuse flamenca qui suspend son vol, Michaëla émet un parallèle entre *la patience et la passion*, et ce sont les palpitants qui se serrent, puisqu'on les chante. *Quand on se dit que l'on s'aime sans le savoir vraiment*, on devrait quand

même songer, dans cette société défaitiste, à rémunérer davantage les musiciens qui font du bien. *Ils palpitent, les palpitants*, sur cette chanson, le ballet se crée entre les deux, un pas en avant pour le texte, deux en arrière pour les chœurs. Dgé la termine au lapsteel, avant la reprise : un cœur ne s'arrête jamais vraiment de battre. Dgé se fait plus petit encore qu'il l'est déjà, dans son coin, parce que le duo continue sur la chanson qu'ils ont entendue vingt fois dans la journée, le poème de Robert-Louis Stevenson dont j'ai parlé dans la note juste en dessus. J'imagine que chacune de leur côté, ils font attention aux s qu'ils prononcent, en souvenir des élèves qu'ils ont eus dans la journée. Ils font chanter le public sur le refrain, passent devant les micros, s'emparent, respectivement, des filles et des garçons. Trois, quatre, on organise la chorale, qui fait ce qu'elle peut, les deux montent à l'étage, envoient du bois. Dgé le reprend en mouette, sa spécialité, et finalement, l'harmonie se fait, enfin surtout quand ils reprennent les voix. *Les voix nous parlent si fort, quand on veut bien les entendre*, c'est une belle mise en abyme de leur travail. Le public n'attend plus, anticipe les applaudissements, ouvre le morceau lui-même sur cette chanson que tout le monde connaît mais que Michaëla invite à reconnaître, tant les arrangements sont les leurs: *Eleanor Rigby* résonne et, depuis qu'ils la chantent, j'aimerais que Sir Mc Cartney l'entende. Ça pourrait aider.

Manu essaie de convaincre ses invités de se lever, sans grand succès. Quoique : ça monte doucement, pas comme le morceau, qui met le feu, comme partout. C'est l'heure du chamanisme, et de la chevelure envoûtante, zulawskienne. Le solo de David est apocalyptique, la reprise des chœurs aussi, on rêve de les découvrir, mais on n'est pas plus blasé à la vingtième qu'au début. Pas de souci, alors, comme dans les concerts de Barbara, au siècle dernier, une fois que le public est debout, on ne lésine pas sur la reprise instrumentale, et ça repart: Eleonor ne sera jamais tranquille et quelque chose me dit que ce n'est pas pour lui déplaire. Face à face et moue de tueur pour finir, la marque de ceux qui savent qu'ils ont, une fois de plus, fait basculer les choses. Et, promis, si un jour ils se plantent et que je suis là, je le dirai aussi. David s'empare de son cigar-box Lipton et présente la contrée brumeuse qui les a accueillis. *Qui les a pacifiés et reconstruits*, dit Michaëla. J'adore ce morceau faussement naïf, apaisé: *c'est vrai qu'on les tient moins par la main, par les nerfs*. Mais ce n'est pas plus mal, je le disais déjà plus tôt. Michaëla à l'harmonica, David aux trois cordes de son instrument de bric et de broc, Dgé aux nappes, le public est retombé, mais n'échappe pas non plus à la magie du morceau: *ohoooooooooooooooooh*. Allez, on pourra toujours se moquer et faire une compil des meilleurs *ohoooooooooooooooooh* de Fergessen, mais ce

serait vraiment pour chercher la petite bête. Parce que ça marche, cette histoire, bon sang de bonsoir. Bon, on parle de moi et ça m'ennuie, mais ce serait bien que tout ce monde aille lire les chroniques que je consacre à ce duo et à leurs accords tacites, qu'ils jouent, tiens! Pas pour ma gloriole, mais éventuellement pour qu'il sache que je serai chez Yannick et Manu en mai prochain, avec mon combo "*Littérature et musique*" et que ce serait bien qu'il revienne. Pour autre chose, et heureusement, parce que rivaliser avec les Fergessen serait peine perdue. Assis, le duo prend une apparence plus calme, mais pas moins convaincue. Ils tiennent la distance sans tenir réellement compte de leurs limites, et à ce moment-là, la fatigue de la fin d'après-midi paraît bien loin, en tout cas elle ne les arrête pas. Michaëla rend hommage à une blonde qui n'est pas elle, mais elle le prend bien. David aussi. *I wanna be loved by you*, c'est l'heure du glamour, des chœurs de black de la blonde qui prend bien de ne pas être celle qui le chante. À la naissance, elle a choisi Aretha Franklin, ce n'est pas sa faute. Mais elle envoie du *poupoupidou* quand même, Michaëla, et le texte n'est pas si anodin, quand on considère leur parcours. *Vive les blondes, et les autres aussi*, c'est la conclusion de David, qui s'emmêle les pédales et se prend pour le DJ du club Med de Tremas. Pour lancer le dernier morceau, peut-être, *qui les laisse pantois*, écrivent-ils, *de l'étoile en poudre*. Au

fur et à mesure des canons de la dictature, ils réécrivent leur révolte et leur indépendance, se nourrissent d'un succès que, jour après jour, ils construisent et qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes. Je remarque qu'ils ont peut-être plus joué assis que la veille, en adéquation avec le public, mais la réussite est la même. C'est émouvant, à chaque fois, de vérifier que leurs guitares se croisent, dans la gestuelle. *Les pires ne sont pas ceux-là*, David voudrait dissenter, mais non. Il préfère jouer au goujat qu'on ne comprend pas, mais non, David, quand on dit à quelqu'un *qu'il s'est amélioré*, ce n'est pas un compliment. Mais *les Amants*, c'en est un, avec sa scansion *dormir, rêver* qui les place, je l'ai déjà écrit, dans une métaphysique hamletienne qui fera que, quoi qu'il arrive, je serai de leurs aventures. Dans un coin, bien caché, en train de réaliser, pour la première fois, la chronique d'un concert en train de se jouer sous mes yeux. Superbe expérience, qui ne m'a pas gâché la fête une seule seconde. Et que je compte reproduire demain. *Le public est subtil, ici*, dit David, mais il en veut encore. Manu relance la danse collective, et, quitte à être dans Hamlet, autant qu'ils terminent sur *Be, be*, et pas *not to be*. Tous les culs se sont levés de leur fauteuil, sauf le mien, puisque j'écris. Et quand j'écris que j'écris, c'est que j'écris, vraiment, pendant que ça se passe. Les agapes peuvent recommencer, Fergessen a fait sa part de son (vrai) boulot. On peut juste

regretter qu'ils n'aient pas, comme ils le devraient, de roadies affectés au démontage et au rangement du matériel dans la grande voiture. Parce que, comme hier, je vais devoir m'y coller, sans plus de temps pour réfléchir aux concepts davidiens, post-platoniciens, de ne devoir être que celui qu'on doit être. Quand John McEnroe, dans les années 80, fort d'un succès je ne sais où, eut le tort d'annoncer à la presse *qu'il était Dieu, désormais*, sa mère le reprit d'un cinglant "*chez moi, Dieu descend les pouelles*". Je n'irai pas jusqu'à me mêler de leurs ordures ménagères, mais je veux bien porter les valises, pour quelques décennies, encore.

22.03 19h-19h30 (additum 2h30-2h45)

Il y a le plaisir inouï de dormir au pied d'une scène qui porte leur marque, en fonds. Celui de se réveiller, difficilement, dans une maison dont l'accueil ne se dément pas le lendemain, d'être entouré de gens qui donnent en proportion de ce qu'ils ont reçu, et plus encore. Il y a toute cette humanité et les envers du décor, la fatigue qui monte, l'envie, légitime, de se retrouver seul(s) un moment, ne plus rien avoir à gérer, ni en matériel, ni en relationnel. C'est pourtant là, aussi, que le travail continue et, dans la matinée, après un petit-déjeuner sur les mêmes bases d'hilarité potache que la veille, David commence à ranger les câbles et les amplis, tandis que Michaela s'occupe de toute la partie

communication, répond aux messages, fait circuler photos et informations, puisque personne ne le fera pour eux. C'est le quotidien des artistes émergents, et Fergessen n'y échappe pas, avec peut-être, pour eux, la pression supplémentaire d'être à la fois attendus et mal distribués. D'avoir du succès quand ils jouent et d'espérer que le lien se tisse, que ceux qui les ont appréciés en parlent à d'autres, reviennent les voir, achètent leurs disques, travaillent à ce continuum que l'époque et l'esprit consumériste ont tendance à faire disparaître. Ils le savent, ne s'en plaignent pas, ils ont choisi le combat et ne dérogent pas à la règle : chaque micro-marque de découragement – un soupir à l'idée du matériel qu'on doit déplacer, encore – est immédiatement contrecarré par un enthousiasme contradictoire : après tout, ne vivent-ils pas la vie qu'ils avaient envie de vivre ? Qui pourrait s'en plaindre ? Alors, pour tout ça, ils passent outre les petites chutes de tension, les aléas de la lingerie qui doit suivre, de la douche qu'on prend quand on aimerait, peut-être, se prélasser dans un bon bain, sans horaires à respecter. Mais la route reprend, elle est vorace, et se place, elle aussi, dans un entre-deux étonnant de gémellité, entre le bonheur de passer par les gorges de la Loire, paysages magnifiques, et l'angoisse de l'avanie automobile : Fergessen est un duo explosif, disais-je, même en voiture: le

prétentiomètre lâche prise et la 806 est immobilisée un moment, avant de repartir. David a eu le temps de nous donner les consignes de naufrage, elles sont évidentes : *on sort vite le matériel de l'engin*. Toute une vie de musique ne peut être livrée aux flammes, mais finalement, de grand incendie, il n'y en aura que dans l'imaginaire débordant de Gérard Védèche, et le chemin a repris. Il les mènera ce soir, et moi avec, à l'Atmo, un lieu, sur les Pentes de la Croix-Rousse, habituellement occupé par Vitas et son homme-orchestre, qui ne changera pas de tabouret, ce soir, pour les morceaux qu'il jouera avec le Duo. Un lieu chaleureux, à l'auditoire dissipée, mais personne ne s'inquiète pour eux : il y aura le feu, comme tous les soirs, comme à chaque fois. La bonne nouvelle, c'est que ceux qui étaient là jeudi reviendront, qu'ils transmettront l'information pour la ou les prochaines fois. En juin au Fil, à Saint-Etienne, pour le concert des élèves du Conservatoire qu'ils ont rencontrés hier, et pour le leur, qui suivra. Ce soir, ils sont sur mes terres. J'ai juste le temps de prendre une douche, de mettre des vêtements propres, de me poser un moment et de les rejoindre. Ils ont déjà fait deux des trois premiers éléments de la liste, se poseront plus tard, quand ils en auront terminé. Avant de repartir. Mais ils vivent pour le quatrième élément, pour qu'on converge vers

eux, où qu'ils soient, où qu'ils passent. Le propre des artistes et du spectacle vivant.

NB: Il est 2h38, ce dimanche matin. Il aura donc suffi de voir ce groupe dans trois configurations différentes, trois jours de suite, pour savoir que même les états les plus hostiles – la fatigue et la contrariété qu'on lit sur le froncement des sourcils de David, dans les premiers morceaux – n'ont pas raison du rouleau compresseur Fergessen. Michaëla aura beau dire qu'elle ne l'aura pas senti – on parle de David, pas du sens olfactif qu'il a développé en disant qu'*il le sent bien, le public!* – il n'empêche que la soirée à l'ATMO aura encore été un modèle de générosité et d'hypnose collective : j'ai vu des personnes détachées du concert s'y fondre puis y participer, j'ai vu deux extra-terrestres décider, en amont, de jouer tout de suite à fond, histoire, peut-être, de pallier la fatigue et le pressentiment, puis accélérer, jusqu'à la fin, jusqu'à cette apothéose où, mêlés au public qui hurlait les chœurs reconnaissables des *Amants*, ils mettent le feu à cette salle dans laquelle les gens, principalement, viennent parler et boire un verre. Dans l'assemblée, il y a un couple, Marilyne et Martin, venus de...Besançon, apporter le supplément d'âme dont le groupe avait besoin. Il y avait un fan récent, arrivé en catastrophe du concert de Pierre Perret au Radiant et qui, à défaut d'avoir entendu la cover de « *la Corinne* », s'est emballé,

une fois de plus, sur les accords tacites du Duo. Qui va sans doute m'obliger à dire que les mots me manquent, et ce serait bien la première fois. Il y avait aussi, dans l'assemblée, le guitariste historique d'un des plus grands groupes de l'histoire de Lyon, dont j'ai souvent, ici, comme je le fais de Fergessen, chroniqué les concerts et les albums. Je sollicite son avis, il est impressionné par l'énergie, la technicité du jeu de guitares conjoint, par le charisme etc. Mais n'en parlons plus, ça suffit, je crois. Thierry et Claire, de l'Atmo, sont emballés, il s'est encore passé quelque chose ici, ce soir-là. Un bout d'éternité, sans doute. De celle qui prolonge la nuit et rallonge les notes. A demain, pour le finale.

23 mars 14 12h15- 16h48

Vincent Assié est un photographe doué, doublé d'un type bien, ce qui ne gêne rien. Il photographie le Duo Fergessen depuis plus d'un an, et, en spécialiste de la photo de scène, a réussi à reproduire, dans l'image arrêtée, et le mouvement et cette fameuse énergie, maître-mot des commentaires d'après concert. Vincent, dès le premier concert, *a pris sa claque* et, comme il le fait pour les groupes qu'il aime, a commencé à les suivre. Ce dimanche, avec sa compagne Magali, ils reçoivent le groupe chez eux, à Ambérieu-en-Dombes, avec la modestie des gens qui pensent que ce qui leur arrive est

trop beau pour eux alors que ce n'est pas vrai. Avec Joël, qui a ouvert le *Home Sweet Tour*, quatre notes plus tôt, nous prenons le train pour Saint-André-de-Corcy, mais les grenouilles attendront : pour l'instant, ce sont les lasagnes maison que Vincent propose de partager, ce qui corrobore le théorème de la tournée-prise de poids, mais régala quand même. A l'avenir (note pour moi-même), je penserai, pour les prochains rendez-vous avec le groupe, à doubler, dans mes bagages, mon ordinateur de mes baskets vertes, mais c'est une autre histoire. Je pense aux personnages de mon roman à venir, « *Aurélia Kreit* », qui sont partis de Krementchouk pour rejoindre Odessa, puis Vienne, puis Paris, puis Lyon, de 1905 à 1914. Faire Part-Dieu- St André-de-Corcy, à titre de comparaison, n'entrera pas dans la mythologie rock'n'roll, mais le maître des lieux vient nous chercher à la gare, et connaissant la pression et les contraintes qu'il s'est mises pour accueillir le groupe, c'est un beau cadeau qu'il nous fait. Dix minutes plus tard, les odeurs sont divines, et Père David, en ce dimanche de déluge, récite son « *Hallelujah* », version Jeff Buckley, en guise d'apéritif. Les musiciens ont un peu mal aux doigts, *il est temps que ça s'arrête*, plaisante-t-on, *jamais*, répondent-ils. C'est bon signe. La balance est faite, paisiblement, sans la tension des invités qui arrivent trop tôt, à part Joël et moi. Ça signifie qu'il y aura un peu de temps,

après le repas, pour se poser, la condition sine qua non d'un concert réussi. Différent, comme à chaque fois, des autres endroits : ils joueront assis, un peu plus acoustique, en mode coin du feu, sans le feu, mais avec la cheminée. On a droit à un « *Ex-Aequo* » qui nous fait, déjà, taper des pieds. Vincent est comme un gamin, lui qui, depuis quelques jours, les comptait, impatient. Le repas totémique se poursuivrait bien, mais les sonneries Big Ben de l'interphone commencent à se succéder, et les arrivants découvrent le nouveau concept, « *Fergessen à table* », comme au jardin d'acclimatation. On se lève, du coup, c'est plus poli, il est trois heures moins le quart avant le Far-Est, le duo n'a plus que quelques minutes avant de se lancer, le public est déjà installé, attend en mangeant des Haribo. Vincent, en maître de maison, dit que *dans la photo de concert, il faut se préserver de beaucoup de choses, sauf des belles rencontres*, et Fergessen en est une. L'ambiance est studieuse, on est à l'heure du goûter, il y a des enfants, des femmes enceintes, des voisins curieux, en quatre jours, j'aurai connu quatre ambiances différentes. Mais les héros du jour descendent l'escalier, c'est l'heure, un intermittent descend le volet, on tamise la lumière et, *en route*, les premiers pickings, les premiers accords, *Jeremy goes down, a distance from the ground*. Les *ohoooooh* deviennent des *ouonououh* suaves, on les regarde, intrigués, déjà, jusqu'à la première montée de voix, qui

montre, à chaque fois, qu'on a affaire à des clients. Je regarde leurs derrières, pas par fétichisme, mais parce que je reconnais les tabourets que j'ai chargés maintes fois dans la voiture, ils sont le signe, entre autres, de l'univers qu'ils se créent partout pour être partout comme chez eux. *Tous les repères sont modifiés*, dit Michaëla, mais on atteint le plus haut degré d'intimité, dans l'après-midi. *In excelsis Deo*, Père David ne plaisantait pas, alors : sans doute la proximité du curé d'Ars. La paronomase fonctionne toujours, le firmament l'affirmera, la distorsion de David donne à ce morceau des allures de fin du monde, leur marque de fabrique. Pour Michaëla, *ce n'est pas parce qu'on est dimanche, dans un salon, qu'on ne peut pas faire un peu de bruit, et de rock n'roll*, pour David, les promesses qu'on leur a faites et qui se sont envolées s'apparentent aux élections du jour. Sauf qu'en politique, on repart rarement de zéro, alors que là, dans leur Far-Est, ils ont tout recommencé. Depuis le début. *La peur, c'est ce qu'ils craignent le plus*, disent-ils, dans « *Back from the start* », on comprend néanmoins que quand elle génère la nécessité de travailler leur art, elle est finalement conseillère, à condition de la maîtriser. Nos avènements, « *Ex-aequo* », version complète, moins les lasagnes. *N'emporter plus que l'essentiel*, foutue leçon de vie, qui imprègne, dans l'instant, chacune des personnes qui l'écoute. Il va falloir évacuer Vincent Assié,

il frôle l'apoplexie et va finir par démonter son propre salon. Que le groupe renverse déjà, littéralement. *On n'arrive jamais à rien tout seul*, et bing, les voilà qui me mette dans le lot, avec Vincent, justement, c'est trop d'honneur, mais on n'est pas là pour ça, hein ! *Tout ça devait nous rendre heureux*, on vous dit. Même les enfants applaudissent en rythme. *On suivra les manèges des forains*, tout est question d'une route qu'on prend, qu'on ne lâche pas parce que le sens est justement d'aller au bout, toujours, des choix qu'on a faits. Petite concession au pathos, les larmes me viennent quand résonnent les premières notes des « *Nos palpitations* », parce que, dès demain, je vais devoir, de nouveau l'écouter sur disque et qu'on a beau dire, ça n'a pas la même p.... de dimension, pardon. Quand ils jouent assis, il n'y a pas de danse chamanique, mais j'ai l'impression qu'ils se regardent plus encore qu'à l'habitude, qu'ils ont peut-être conscience que quelque chose se passe, que le privilège est à hauteur du travail fourni. David, animateur spécialisé, annonce une chanson pour les enfants... en anglais. C'est vrai qu'elle reprend les mots d'un enfant, « *The Wind* », mais pour les enfants qui attendaient du Henri Dès, c'est mort. Mais pour les autres, cette configuration, moins sonore que dans les précédents concerts, y compris dans les ponts musicaux que l'auditoire reprend, c'est du gâteau, jusqu'à ce qu'ils décident de le *punkiser*,

parce qu'après tout, *Dimanche Martin*, c'était au siècle dernier ! Sur leurs tabourets, ils font face à leur reflet, la magnifique photo de Vincent qui sera prochainement sur mes murs, pour boucler la boucle. *Ça groove grave à Ambérieu-en-Dombes*, et le combo lance « *Eleonor Rigby* », pour filer, avec *Father Mc Kenzie*, la métaphore dominicale. Toute la chanson est rythmée par le public, dans le rythme, s'il vous plaît. Ah tiens, si, la danse-hypnotique-de-la-chevelure-qui-tue, pour finir le morceau. Petite séance pédagogique, à propos de la Cigar-box, instrument datant de la guerre de Sécession, qui a évolué en Tea-box, quatre-vingts euros bien investis quand on sait que « *Far-Est* », la chanson, est née dès le soir de sa réception, *de là-haut sur la pierre*, dans leurs contrées. On me fait passer un crocodile rouge, j'hésite, mais je ne voudrais pas perdre le fil de cette chronique : et puis parce que le mariage de l'harmonica et de la trois-cordes est un passage magnifique du concert, que souligne cette diction saccadée, par delà le *Bien* et le *moins*. Magali fait danser une petite fille pour qui, peut-être, inconsciemment, une vocation se joue, à l'instant. David fait son fripon, *mais il s'est amélioré*, lui envoie Michaëla : un partout, avec le concert de l'avant-veille, deux chroniques au-dessus. « *Fields of Yellow* » enchaîne, et les variations de ton, dans les voix, avant qu'elles se rejoignent dans le refrain, montrent à quel point le duo fait un peu ce qu'il veut avec leur organe

commun. Composée à Londres, enregistré en France, la chanson qui les a réunis et qui continue le set, c'est « *les accords tacites* » : *incontournable doute qui s'invite*, il est là aussi question de vouloir que la peur nous quitte. On ne fait rien de beau sans douter, c'est le propre de la création, sinon, c'est de la posture. *Si tu leur mens, les cœurs faillissent*. Je travaillerai sans doute, un jour, à une entrée lexicale et sémantique dans Fergessen, s'ils me supportent encore. Cet été, quand je jouerai à Stevenson, avec mon âne, quand ils sueront sang et eau pour créer des chansons. David, toujours pédagogique, annonce la fin du monde pour demain : dans son registre œcuménique, il continue avec le (faux) pasteur de « *la nuit du chasseur* ». pendant que Vincent et Magali appellent la cellule psychologique d'Ambérieu-en-Dombes, les deux lancent le « *I wanna be loved by you* ». Le jeu de bras final de Michaëla s'inspire, de façon éhontée, de sa parodie cachardo-vedéchienne, mais reste en suspens, parce que David est parti dans le public piquer le paquet de bonbons à Julia, 2 ans et demi. Cellule psychologique, on vous dit. « *Les Amants* » n'en sortent pas, mais envoient du bois. *To sleep, to love*. Qu'est-ce qu'un groupe, c'est la question qui me vient alors que se terminent et le concert, et sa chronique en direct, deuxième du genre, un exercice que je pourrais étendre à d'autres artistes, un jour, à

condition – humaine – qu'ils m'apportent autant. *Comment est-ce que nous sommes*, s'interroge le groupe, de son côté, qui trouve dans un public l'effet-miroir de l'amour qu'il donne. *On finit simplement nu*, oui, mais pas seul, quand on a consacré sa vie à la rendre meilleure, par l'action d'un texte, d'une chanson, d'une collaboration et de la promesse de se revoir bientôt. A Ambérieu, *on finit par le jeu que tous les abrutis font dans les stades*, sauf qu'on n'est ni dans un stade, ni des crétins, les garçons avec les garçons, les filles avec les filles, dans les chœurs, et ça marche du feu de dieu, à décorner les vaches du pré d'à-côté. Ou à réveiller les voisins, sauf qu'il est un peu plus de cinq heures moins le quart : tiens, du temps a passé, pendant que j'écrivais. Mais c'est du temps que je n'ai pas perdu, putain. Pardon.

Be termine, puisque c'est Vincent qui réclame. Chanson terrible à chanter, mais avec tout le monde debout, ça doit aider. Michaëla la fait dressée, David reste fidèle au tabouret, ils disent qu'ils emporteront tout ça dans les Vosges, j'espère que mes mots, au fil de ces quatre jours, pourront restituer, dans le souvenir, un bout du millième de ce que qu'ils ont laissé derrière eux.

Du même auteur :

Romans

Teresa, 1956, Ed. Raison

& Passions, 2008

Sélection Lettres-
Frontière 2009

la Partie de cache-cache,
Ed. Raison & Passions,
2010

Prix du 2^{ème} roman,
Grignan 2012

*Le Poignet d'Alain
Larrouquis*,
Ed. Raison & Passions,
2011

Poésie

Ouessant
Ed. Raison & Passions,
2008

Nouvelles

*La 3^{ème} jouissance du Gros
Robert*
recueil, Ed. Raison &
Passions, 2013

Textes sur l'art

Les Territoires Occupés
photographies de Jean
Frémiot
Catalogue de
l'Exposition à la

Bibliothèque Nationale
de France, 2008

Livre d'artiste

La mécanique des places,
photographies de Jean
Frémiot,
Ed. Pictura, Bourges,
1999

Ma nue à l'infini,
photographies de Jean
Frémiot,
Ed. Pictura, Bourges,
1999

Confidences indistinctes,
photographies de Jean
Frémiot,
Collection *16 pages in
quarto*, Bourges, 2001

*Le bras armé de Jean-Louis
Pujol*
Ed. Pictura, Bourges,
2008

Valse, Claudel, nouvelle
dessins de Jean-Louis
Pujol
Editions Le Réalgar,
2013

Théâtre

*Dom Juan, revenu des
enfers,*

Ed. Raison & Passions,
2009

A venir: *A contre-emploi.*